

de plusieurs mandataires ; mais l'un des missionnaires, le P. Lebon, qui par ses services, avait mérité le bouton à perle d'or, ce qui l'élevait au rang de mandataire de première classe, eut bientôt aplani les difficultés. Le peuple n'était point hostile aux missionnaires et les écoliers volontiers ; ils formeront bientôt un petit troupeau. Le Chouan, qui vint peu de temps après s'abattre sur la province, donna aux Pères l'occasion de se dévouer ; le troupeau s'accrut rapidement. Ils bâtinrent à Schang-Kia-Tchouang une église dont l'un d'eux, le P. Guillou, fut l'architecte, et qui fut l'admiration de toute la contrée. — Ils établirent des orphelinats, des écoles et un séminaire où déjà étaient réunis une trentaine d'évêques indigènes. En 1867, ils avaient 231 chrétiens et plus de 15,000 chrétiens, et le nombre en grossissait chaque jour ; les ouvriers manquant à la tâche, malgré les renforts envoyés à plusieurs reprises.

Les malheureux événements de février vont, sans aucun doute, nous compromettre pour longtemps les travaux des zélés missionnaires. Qui sait si cette dévastation ne sera pas renouvelée. Les rebelles ont pendant vingt ans parcouru impunément le Kiang nan, le gouvernement chinois les empêchera-t-il de séjourner dans le Tché-ly.

Quand on songe que Schang-Kia-Tchouang est près de Chien-Chien, ville située sur la grande route impériale qui conduit à Pékin, et n'est pas à cinquante lieues de cette capitale, on ne peut concevoir que des bandes de pillards viennent ainsi s'implanter au cœur du pays. — Mais, hélas ! ce pays est la Chine où l'impudence du gouvernement égale la lâcheté de ses soldats.

Voici la lettre dont nous avons parlé, adressée par un missionnaire à un religieux qui a bien voulu nous la communiquer :

« Déjà peut-être la nouvelle de nos épreuves et de nos infortunes sera parvenue jusqu'à vous, et vous vous demandez si vous n'avez pas fait des suffrages en bloc pour vos frères du Tché-ly. Je me hâte de vous dire que nous sommes encore du nombre des vivants, quoique la plupart d'entre nous aient eue les plus grands dangers, et aient bien vu des fois les sabres et les poignards levés sur leur tête. — Une bande de 25 à 30,000 des fameux Zam-mas s'est abattue sur notre pauvre Tché-ly. C'est le même système qu'autrefois au Kiang-nan. Pillage, meurtre, incendie, enlèvement de femmes, etc., rien n'y manque. Le mardi 24 février, les rebelles qui depuis quelque temps rôdaient autour de nous, à 70 ou 80 lieues de distance (7 à 8 lieues), se rapprochèrent de Chien-Chien, s'emparèrent de la ville sans coup ferir, tuèrent le premier mandarin et beaucoup d'autres personnes, etc., etc. Bientôt ils parurent sous nos remparts : il était inutile de penser à la résistance, on parlait de se rendre. Le petit chef de la bande promit de ne nous faire aucun mal ; il demandait seulement des armes et des chevaux. — Je crois qu'il parlait sincèrement mais ses compagnons d'armes et d'autres bandes qui ne tardèrent pas à arriver, se montrèrent moins traitables. Avant même que nos portes fussent ouvertes, quelques Zam-mas avaient déjà escaladé nos remparts (un fossé garni de pioux de bambou) et le pillage commença. Que de pillage ! Mais plusieurs tentatives d'incendie, ils n'ont pour tant brûlé qu'une faible partie des bâtiments, mais tout ce qui y était enfermé a été détruit, emporté ou mis en pièces. Les meubles même les portes et fenêtres, tout a été dévasté. Pour les objets destinés au culte, à peine eûmes-nous le temps de sauver assez de vases sacrés et d'ornements pour pouvoir licitement célébrer le saint Sacrifice. Plusieurs même n'ont pas eu le temps de faire pour adoucir les derniers sacrements aux malades. Ainsi plus d'ornements sacerdotaux, d'épiscopaux, plus de linges sacrés, Lustrus, candélabres, statues, images, tout la lingerie des Pères et des élèves, du séminaire et des orphelinats, ma pharmacie, mes instruments de chirurgie et d'archet cithare, les dépôts de procure, les archives de la mission, la plupart des écrits et des papiers des Pères, les instruments de musique, les organes, toutes les provisions de bouche, tant de la cave que du grenier et de la dépense, tout a disparu. — Quand ils eurent tout enlevé, ils demandèrent l'impossibilité : à tout prix, il leur fallait encore des armes, de la poudre, des capsules, de l'argent, etc., et les menaces de mort retentissaient de toutes parts. —

Enfin nous fûmes assez heureux pour les adoucir et les calmer, et grâce au conseil d'un petit chef dont l'un de nous avait se semble gagné un peu l'amitié, nous pûmes profiter des ténèbres pour nous échapper ; et, après huit jours de marche et de contre-marches par des chemins affreux, à la lueur des incendies qui devaient plus de cent villages autour de nous, trouvant à peine le nécessaire pour soutenir nos forces, au milieu de ces campagnes dévastées par l'ennemi, nous arrivâmes à Tien-tsiou, où nous sommes installés au Consulat, en attendant que nous puissions louer une maison ad tempus qui nous servira de résidence et peut-être de séminaire, tant qu'il y aura peu de sûreté à Chien-Chien.

Monsieur, avec quelques-uns de nos frères, avait voulu s'arrêter à Po-tan, à neuf lieues de Schang-Kia-Tchouang, pour observer l'ennemi, en se glissant à travers les campagnes, et rentrer à la résidence aussitôt qu'il se serait retiré. Ils y sont aujourd'hui. Deux de nos Pères qui s'étaient enlevés avant nous, et que nous avions cru, pendant plusieurs jours, pris par l'ennemi, viennent de se rejoindre. Les autres Pères du district, se trouvant plus isolés, avaient eu moins de peine à s'échapper. Enfin nous sommes tous saufs, mais un grand nombre d'enfants des orphelinats n'ont point encore reparu. Plusieurs vierges et femmes chrétiennes ont été tuées ou grièvement blessées pour la défense de leur vertu. Sur une trentaine de nos chrétiens enlevés par les Zam-mas, six ou sept sont parvenus à s'échapper. Un catéchiste et deux séminaristes sont encore aux mains de ces bêtes féroces, si toutefois ils ne sont pas massacrés.

Aux renseignements de la Semaine religieuse, nous pouvons ajouter ceux-ci :

Mgr Edouard Dubar est né à Roubaix, le 14 octobre 1826.

Après avoir fait ses études au collège de Tourcoing, il revint dans sa famille et s'occupa aux affaires pendant plusieurs années.

En 1848, il faisait partie de notre musique de la Grande Harmonie, et aux journées de juin, il était du 2^e détachement de volontaires qu'un ordre télégraphique arrêta à la gare, au moment de partir pour Paris à la défense de l'ordre.

A l'âge de 24 ans, obéissant à une vocation qui le sollicitait depuis plusieurs années, il entra au séminaire de Cambrai.

Deux ans plus tard, il entra comme novice dans la Compagnie de Jésus, puis professa au collège de la Providence d'Amiens. En 1861, ordonné prêtre à Laval, par Mgr Wicart, (enfant aussi du département du Nord), il s'en vint veiller en lui le desir des missions. Le récent traité de Paris avec la Chine ouvrait un vaste champ au zèle apostolique, il partit pour la Chine avec sept de ses condisciples.

Le 22 septembre 1864, dans le Consistoire tenu au Vatican, N. S. P. le Pape le nomma évêque de Canathe et vicaire apostolique du Tché-li-sud-est ; le 19 février 1865, il recevait la consécration épiscopale des mains de Mgr Languiat, son prédecessor, assisté de Mgr Mouly, évêque de P'kin et de Mgr Anouilh, vicaire apostolique du Tché-li-méridional, dans l'église, à moitié bâtie, de Schong-Kia Tchouang, dont on nous annonce aujourd'hui la dévastation.

Les processions du Saint Sacrement, qui offrent toujours dans nos villes du Nord un aspect si grandiose, ont été, cette année à Roubaix, plus magnifiques que jamais. Celle des paroisses Saint-Martin et Notre Dame restées ne laissait rien à désirer. Le temps était splendide, les repositifs parfaitement ornés et les décorations généralement de bon goût. La présence de Mgr l'archevêque rehaussait encore cette belle cérémonie à laquelle assistaient la garnison, le corps des Sapeurs-Pompiers, la Grande-Harmonie et les élèves des diverses institutions laïques ou religieuses.

La procession de Sainte Elisabeth était aussi fort belle. Comme les années précédentes, les diverses sociétés de tireurs à l'arc et d'arbalétriers, avaient voulu y assister avec leurs drapeaux et tambours ; ils donnaient au cortège un aspect moyen-âge qui n'était pas sans charme. La Fanfare prêtait aussi son concours. Si les repositifs ne présentaient pas tous le luxe de ceux de la rive gauche, leur ornementation était cependant remarquable et ils témoignaient de la foi sincère des habitants de la paroisse.

Jeudi, vers neuf heures et demie du soir, le nommé Joseph Wanneque, âgé de 66 ans, ouvrier agricole, demeurant à Tourcoing, a été trouvé pendu à une haie au hameau appelé le Petit-Village. Malheureusement, ceux qui l'ont aperçu les premiers, imbus d'une fausse préjugé et de la croyance à une loi imaginaire, au lieu de commencer par décrocher le pendu et d'essayer de lui porter secours, ont été prévenir la police, ce qui, vu la distance, a fait perdre beaucoup de temps. Quand les agents sont arrivés, il était trop tard ; l'asphyxie était complète. Wanneque donnait depuis plusieurs mois des signes non équivoques d'aliénation mentale.

(Indicateur)

Nous croyons devoir rappeler au public que les pièces de monnaie française de 2 fr., 1 fr., 50 c. et 20 c. d'ancienne fabrication, cesseront prochainement d'avoir cours. Les seules pièces françaises qui pourront être admises dans les caisses publiques sont celles dont l'effigie porte la couronne de Napoléon III.

De même les pièces de monnaie belges, allemandes et suisses, qui portent une date antérieure à 1863, cesseront aussi prochainement d'être tolérées dans les paiements à faire aux caisses publiques.

En conséquence, les habitants des départements sont invités à remettre les vieilles pièces dont ils deviendront porteurs au percepteur de leur résidence, qui les acceptera encore en paiement des contributions ou les échangera.

Pour toute la chronique locale : J. REBOUX

Un traité de commerce.

Sérapis, qui régna jadis en Zanguebar, fut le tort de conclure un traité de commerce avec Madapollan, roi de Madagascar. Ce traité suscita longtemps la controverse. Sérapis le voulait ; ses nombreux partisans le déclarèrent bon, utile indispensable ; il fut donc fait d'accord et signé par dix ans. Madapollan en eut une joie ineffable.

Ses sujets, en effet, sont maîtres souverains Du charbon et de fer, les premiers assés ; Puis, habitant une île, ils sont fort bons marins, Et se font volontiers courtiers en marchandises. Partout, de près en ils en négocier attachés, Ils vont avec le globe et la croix de Saint-George A travers de l'Océan s'ouvrir des débouchés Pour placer les tissus dont leur île regorge. Jusque-là Zanguebar leur avait échappé. Depuis plus de cent ans ils en faisaient le siège. Mais par de faux rapports Sérapis fut trompé. Et, croyant faire bien, il donna dans le piège. Dans le commencement, de l'usine au moulin, Et du vin au tissu, les parts furent égales ; Chacun expédiant à l'autre son trop plein. On vit se balancer les deux forces rivales. Dès la seconde année on fut plus mal loti. Zanguebar importait, mais il n'exportait guère. Or, un produit exporté, c'est de l'argent sorti ; Voilà ce que devait la sagesse vulgaire.

Sérapis répondant : « De quoi vous plaignez-vous ? » Grâces à mon traité vous avez l'abondance ; Le marché mieux fourni donne des prix plus doux ; Voilà ce que produit la libre concurrence. Les affaires pourtant allaient de mal en pis. Les Ovas se plaignaient aussi, les bons apôtres ! « J'ai bien fait, j'ai bien fait, répétait Sérapis ; Nous souffrons, il est vrai, mais bien moins que les autres. Puis le blé devint rare. Ayant moins de vaisseaux, L'anne des nations par l'autre fut servie. — Et bien, dit Sérapis, convenez, mes frères, Que c'est à mon traité que vous devez la vie. — A ce régime-là plus d'un peuple eût péri. C'est moi qui vous parais avoir tant de ressources. Qu'il existait toujours, comme un fleuve apparent Qui coule encore après qu'on a tari ses sources. Les choses cependant avaient le même cours ; Le roi Madapollan eut sa cassette. Et son gouvernement qui se plaignait toujours Sans faire un seul emprunt mortifiait sa dette.

Quatre ans, six ans, huit ans venaient de s'écouler, Le traité déconnaît approchant de son terme : « Sérapis est content, il va renoueler, Dit-il Madapollan ; tenons donc fort et ferme. » Sérapis écrivit à son cher allié : « Tout homme, fit-il, roi, peut faire une sottise ; Tu n'en conviens jamais tant qu'il se sent lié, Mais, le bail expiré, sans honte il se ravise. » Madapollan reprit : « Votre intérêt, le mien, Le droit, la liberté, le progrès, l'abandonne. — Et votre liberté sent trop la dépendance : J'ai signé ce traité, je l'ai à mon dam ; Il est mort, Dieu merci. — Tels furent les messages Du feu roi Sérapis à son Madapollan. Tous les rois d'aujourd'hui ne sont pas aussi sages. »

GUSTAVE NADAUD.

Dernières Nouvelles

Berlin, mardi 16 juin. Le général Moltke, défendant devant le Reichstag l'emprunt de la marine, a dit qu'il faut que l'Allemagne forme une puissance assez forte pour empêcher ses voisins de faire la guerre. « Nos voisins, a dit le ministre de la guerre, savent que nous ne les attaquerons pas, mais nous ne devons pas nous laisser attaquer. »

Bucharest, mardi 16 juin. Le ministère a retiré sa démission. Les Chambres et le Sénat ont été dissous et de nouvelles élections ordonnées.

J. REBOUX.

FAITS DIVERS

Le 10 juin a été solennellement inaugurée à Londres une église catholique sous le vocable de Notre-Dame de France. Jusqu'ici il n'y avait qu'une seule église à Londres où l'on prêchait en français. Le père Faure, de l'ordre des Maristes, résolut de remédier à cela, et il choisit pour élever la nouvelle église le centre même de ce que l'on appelle à Londres le quartier français. Au coin de Leicester Square existait une vaste rotonde, où pendant longtemps un nommé Burford exposa un panorama des diverses parties du monde. Ce fut l'emplacement qui sembla au père Faure le plus convenable.

Le 10 donc, rapporte l'Univers, de tous les quartiers et de tous les faubourgs de Londres, les Français semblaient s'être donné rendez-vous à Leicester Square. La cérémonie a été réellement magnifique. Mgr. Grant officiait et Mgr. Manning était assis à la gauche de l'ôtel sous un dais rouge. Vis-à-vis de lui se trouvait Mgr. More et Mgr. Tabou, chambellan du Pape, et un autre prélat. Une trentaine d'écclesiastiques, venus de tous les environs, formaient à NN. SS. un cortège imposant. Les carmes déchaussés de Brompton avaient envoyé deux Pères. Les Petites-Sœurs des pauvres étaient venues depuis Hammersmith, ce qui est presque un voyage. Enfin les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, dont le costume commence à être si populaire à Londres, étaient au grand complet, avec les orphelines courtes à leurs soins vigilants.

Après l'évangile, Mgr. Manning a pris la parole pour féliciter les catholiques du nouveau pas qu'ils venaient de faire. Le soir, le père Faure a donné la bénédiction du Saint Sacrement, et il continuera ainsi pendant toute l'octave.

A Pesth, est exposée en ce moment une des plus parfaites machines à porter qui aient encore été construites ; elle est de l'invention de M. Faber. Le mécanisme s'en meut au moyen de touches, qu'une dame presse avec assez de rapidité pour imiter, à s'y méprendre, l'articulation humaine. Il n'y a que les siffantes que la machine ne rend que très-imparfaitement.

Le British Museum, de Londres, vient d'acquiescer la précieuse collection d'autographes musicaux de M. Theodore Cottrau, une collection où figurent entre autres manuscrits, précieux, les partitions originales de la Lucia di Lammermoor, de Donizetti ; de la cantate de Paesello, chantée à Naples à l'entrée de Joseph Bonaparte, et de la cantate de Rossini, exécutée aussi à Naples en 1815 pour la rentrée des Bourbons.

Dimanche, vers trois heures, de l'après-midi, raconte l'Époque, un homme tout jeune encore, portant à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, passa rapidement sous le guichet de l'Échelle, et, avant qu'on put le rejoindre, arriva au pavillon de l'Horloge dans la cour des Tuileries. Là il s'adressa à l'un des gardiens et lui dit qu'il désirait voir l'Empereur, puis quand on lui eut répondu qu'il fallait adresser une demande d'audience à Sa Majesté, il se mit à tenir des discours incohérents.

Les gardiens ont dû remettre cet homme entre les mains des agents, qui l'ont conduit au commissariat de police du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, où il a été reconnu pour être M. L..., âgé de 35 ans environ, entrepreneur de travaux, qui venait d'être atteint d'aliénation mentale.

THE GESHAM
Compagnie anglaise d'Assurances sur la Vie
SUCCEUR-ALE FRANÇAISE ÉTABLIE DEPUIS 1854,
30, rue de Provence, à Paris (propriété de la C^e).
Fonds réalisés : 25,637,050
Revenu annuel de la C^e en primes et intérêts... 7,442,488 f. 50

Echéances et sinistres payés... 18,462,000
Bénéfices répartis dont 80 0/0 aux assurés... 5,000,000
Aucune compagnie en France n'a distribué jusqu'à ce jour à ses assurés un chiffre aussi considérable.
Pendant les douze années qui viennent de s'écouler, la C^e a reçu 37,227 propositions représentant un capital de 394,521,375 fr. Aucune compagnie en Europe n'a atteint un chiffre aussi élevé dans le même espace de temps.
S'adresser, pour prospectus et renseignements, 30, rue de Provence, à Paris. Et dans les départements, chez les agents de la compagnie. 7522

VARIÉTÉS.

UN RÊVE.
La tragédie est morte et je suis bien forcé d'avouer que ça m'est égal. Quand nous verrons pousser tous les jours une tragédie sur le macadam, où serait le profit, puisqu'il n'y a plus d'acteurs tragiques ? On ne fait donc plus de tragédies et le fameux *opéra*, qui est, comme chacun sait, le morceau capital d'une tragédie qui se spectacle, le songe est tombé dans le mépris.

J'ai cependant fait un rêve effroyable, cette nuit, et il faut bien que je vous le raconte.

J'ai rêvé que Paris n'était plus capitale de la France. On avait centralisé toute la France à Bourges. Je n'ai jamais vu Bourges. Mais le Bourges de mon rêve était magnifique, hauss-magniquement parlant. Au milieu d'une immense place circulaire, s'élevait un vaste bâtiment polygonal, servant de caserne. Au rez-de-chaussée habitaient les artilleurs et les sergents de ville ; au premier étage, la ligne avec ses chassepots ; au deuxième, encore la ligne ; au troisième, la préfecture du Cher ; au quatrième, la préfecture de police ; enfin au cinquième, un dôme servant d'observatoire à M. Haussmann.

De chaque face du polygone, partait un boulevard, en droite ligne.

L'un se prolongeait, toujours en ligne droite, jusqu'à Strasbourg, un autre, jusqu'à Lille, un autre jusqu'à Brest, les autres jusqu'à Bordeaux, Toulouse, Marseille, Lyon et Besançon.

Ces huit boulevards avaient quarante mètres de largeur.

D'autres avenues moins larges rayonnaient également du même centre et aboutissaient chacune à l'une des 88 préfectures de la France. Il est bien entendu qu'elles étaient aussi en ligne droite.

On s'était servi pour les tracer de la fameuse triangulation exécutée par les officiers d'état-major.

La ville de Bourges était bâtie autour de ce bâtiment central, entre les avenues et les boulevards, qui restaient entre eux de nombreuses rues parallèles ou ligne droite.

Toutes ces rues étaient naturellement parallèles. Toutes les maisons avaient cinq étages et trois balcons. De distance en distance un sergent de ville faisait... ce que font d'habitude les sergents de ville, et criait de plus, toutes les cinq minutes, le nom de la rue, pour les gens qui ne savaient pas lire ou avaient la vue basse. On savait toujours ainsi à quel point du polygone on se trouvait.

Les ministères, les grandes administrations, les palais étaient sur la place, les théâtres, en arrière, dans la deuxième zone, les églises dans la troisième, les marchés dans la quatrième, les squares dans la cinquième ; puis les prisons, les gares, les entrepôts, etc.

La zone extérieure renfermait toutes les casernes ; au delà des fortifications et des douaniers, les guinguettes, et une ligne forts détachés. Il y en avait un entre chacun des grands boulevards.

Bien loin, à vingt kilomètres, une dernière ligne, également circulaire. C'étaient les cimetières avec un chemin de fer de ceinture.

Main et soir tous les tambours de la garnison se réunissaient au centre de la ville, puis à un signal donné par la préfecture de police, rejoignaient leurs quartiers respectifs en battant la diane ou la retraite.

Les faubourgs étaient inhabités et inhabitables. On les démolissait continuellement pour les rebâtir en n'y changeant que la place des rues. Grâce à la régularité des constructions, la chose était facile : on bâtissait les nouvelles maisons au milieu de la rue, pendant qu'on démolissait les anciennes pour en faire des rues nouvelles. Cinquante mille ouvriers ne faisaient pas autre chose d'un bout de l'année à l'autre. L'apprenti qu'on appelait cela l'organisation du travail, et que la chose était excellente : à tous les bouts des grands boulevards, dans les grandes villes, on commençait à en faire autant.

D'ici à la fin du siècle toutes les villes de la France seront comme Bourges. M. Prudhomme a inventé cette méthode, afin de connaître toute la France sans sortir de Bourges.

Toutes les professions avaient un uniforme spécial, toujours galonné. On ne pouvait sortir sans frôler des galons d'or, d'argent ou de bronze d'aluminium. La manie du grade et de la hiérarchie s'était insinuée partout.

Tout était réglé, fixé, arrangé, préparé, toujours sous la haute surveillance de la police ; c'était admirable, il me sembla néanmoins que les Bourgeois avaient l'air des gens les plus tristes et les plus ennuyés du monde. Leur tristesse était contagieuse. Deux heures après mon entrée dans Bourges, il me sembla que le habitais depuis dix ans. Je me promenais ma-

chinement dans l'un de ces tuyaux rectilignes qu'on appelle que rue, les mains derrière le dos, lisant les enseignes, quand je trebuchai dans un sergent de ville, qui me saisit à la gorge et me dit : « Tu rêves ! »

E. SCHWARTZ.

MENUS PROPOS

On pourra voir au Havre une vraie Corrida de toros. La France n'en a plus rien à envier à l'Espagne. Il lui manquait le maréchal Narvaiz et les courses de taureaux. Elle ne peut plus avoir le maréchal, mais elle aura les courses. J'aime autant cela. Et puis l'Espagne est un pays où le commerce prospère, où fleurit l'industrie et que nous ferons bien d'imiter. On demandait à un marchand de Madrid ce que l'Espagne mettait sous ses vitrines en fait de produits indigènes.

« Vous voulez des produits indigènes ? dit-il ; alors nous tachez-vous de vous en procurer au « prononciamento. »

Les courses du Havre ont été arrangées pour la scène française. L'administration entend concilier, comme toujours, l'ordre et une sage liberté. Une ordonnance de police a défendu aux picadores de tuer les taureaux ; voilà pour l'ordre ; mais elle n'a pas entendu retirer aux taureaux le droit de tuer les picadores ; voilà pour la liberté.

Quelques personnes ont voulu intervenir au nom de l'humanité. On leur a répondu que les picadores n'ayant pas suffisamment établi leur qualité de quadrupèdes, ne sauraient être protégés par la loi Grammont. Pour que tous acteurs de la troupe espagnole fussent à l'abri des coups, des blessures et de la mort, il faudrait que l'impresario consentit à confier les rôles de picadores à des chevaux de flacre. Il y a pensé, me dit-on, mais l'administration a trouvé que ça manquerait de couleur locale.

C'est une belle loi que la loi Grammont. Un âne est-il maltraité, un hideux animal à se plaindre de son maître, la loi, la Société protectrice des animaux et mademoiselle Léonide Leblanc sont là. Des cavaliers elles ne s'inquiètent point, elles ne pensent qu'à la mouture ; et tandis que les taureaux éventrent des picadores au Havre, je ne désespère pas de lire dans les faits divers de Bayeux :

« Hier, au coin de la rue Montmartre, un homme a été arrêté, au nom de la loi Grammont, pour avoir maltraité son veau coupé. »

Les jockeys peuvent se casser les reins ; les picadores obtiennent la permission de se faire ouvrir ; les Arabes ont le droit de mourir de faim, et la liberté des courses de taureaux complète la liberté de la charcuterie. Conçoit-on que des gens à système trouvent à se plaindre de cet ordre de choses ? Ils prétendent qu'il y a des libertés qui n'en sont point et que ne servent à personne. Pour ma part, j'admire comme M. Dréolle, et je m'incline comme M. Bédarrat. Quel admirable spectacle ! Un progrès lent, mais sûr développe nos institutions ; la liberté de la presse n'est pas complète ; la liberté de réunion pas entière ; mais la liberté de la bouche s'étend d'une manière formidable, et l'édifice dont on parle tant et qui s'élève peu à peu est enfin couronné par un aloyau !

Edouard Lockroy.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX

- NAISSANCES.
- 11 juin. — Fidèle, fille légitime de Léopold Henry et de Marie Léonie Verdier.
Jules, fils naturel de Florentine Obsombre.
Philomène, fille légitime de Charles Gillard et de Rosalie Santens.
12. — Thérèse, fille légitime d'Henri Prouvost et de Rose Belerue.
Julienne, fille légitime de Léonard Despriet et de Thérèse Vanwallegem.
Rosalie, fille légitime d'ives Vanderplancke et d'Adolphe Oosterlynck.
Pierre, fils légitime de Nicolas Biltremont et d'Estelle Békard.
Adolphe, fils légitime d'Auguste Bnyck et de Rosalie Malfait.
Jeanne, fille légitime de Louis Maes et d'Annette Hermant.
13. — Léonie, fille légitime de Pierre Rouzé et de Léonie Levau.
Marie, fille légitime de Charles Leclercq et d'Amandine Dewière.
Julia, fille légitime de Louis Duforest et d'Eugénie Herbaud.
Clémence, fille légitime d'Alberth Wared et d'Adelade Vanderbeeken.
Arthur, fils légitime de Jules Desbarbieux et d'Elisa Dubrulle.
Julia, fille légitime d'Auguste Delannoy et de Sophie Pipart.
- DÉCÈS.
- 12 juin. — Jean-Baptiste Vanderheyden 47 ans, peintre, hôpital.
Marie Louise Desmet, 2 mois, rue de la Paix.
Adèle Bautin, 65 ans, journalier, hôpital.
Henri Dujardin, 30 ans, tisserand, hôpital.
13. — Charlotte Vandembosch, 8 mois, Epule.
Pierre-Auguste Fournier, 34 ans, ourdisseur, rue du Temple.
Josephine Houzet, 1 an, chemin de l'Ommelet.
- COURS DE LA BOURSE
Du 16 Juin 1868
- | | | | |
|--------|--------|-------|--------|
| 100 00 | 70 15 | 4 1/2 | 70 90 |
| 100 00 | 100 80 | 3 1/2 | 100 40 |